

Préface

Qu'on le veuille ou non, la violence est un trait constant de notre humanité, qu'elle ait pour théâtre l'histoire, la société, les relations interpersonnelles, la vie quotidienne ou le cœur de chacune et de chacun. La vie en effet implique une certaine violence, ne serait-ce que pour assurer les besoins élémentaires : se vêtir, se nourrir, s'abriter – certaines tendances à la mode nous le rappellent à qui mieux mieux en posant des exclusives toujours plus restrictives. Tout serait-il donc une question de limite ? Ce n'est pas dit. Imprévisible, tentaculaire et multiforme, la violence avance souvent masquée sous des apparences susceptibles de tromper ou de dérouter les plus lucides. Du reste, ses effets à court ou à long terme ne sont pas toujours négatifs, que cela soit ou non voulu par ceux qui en sont la cause, à leur insu parfois. Bref, une réalité aussi déconcertante que potentiellement dangereuse.

Cependant, dans la conception courante que l'on s'en fait, la violence est négative en elle-même et est volontiers dénoncée comme telle, surtout lorsqu'elle est le fait d'êtres humains qui s'en prennent à leurs semblables, voire à d'autres êtres vivants. Elle sera d'autant plus vite perçue comme négative qu'elle est délibérée. Quant à la religion, on y voit volontiers un facteur aggravant lorsque la violence est commise en son nom. D'aucuns n'hésitent d'ailleurs pas à affirmer que les religions, monothéistes en particulier, sont intolérantes par nature et qu'en tant que telles, elles sont génératrices de violence. En ce sens, sont spécialement incriminés les textes sacrés aux nombreuses pages belliqueuses où d'aucuns veulent lire des incitations à la violence. C'est ainsi que, dans le monde chrétien, pour s'en tenir à celui-là, bien des fidèles se scandalisent de trouver dans la Bible, qui est à leurs yeux la Parole de Dieu, des récits de faits violents commis par le peuple de Dieu ou – pire ! – par Dieu lui-même, des oracles prophétiques décrétant la violence, des psaumes d'exécration, des scènes de destructions apocalyptiques, etc.

Les dernières années ont vu d'ailleurs surgir une inflorescence d'articles et d'ouvrages sur la violence dans les religions et notamment dans la Bible. Tous soulignent la nécessité d'un travail d'interprétation, que celui-ci cherche à éclairer l'histoire de ces textes pour en montrer la pertinence dans le contexte qui les a vus naître – ce qui revient à en relativiser la portée pour aujourd'hui –, ou qu'il cherche à déterminer la posture adéquate permettant de les aborder avec un regard qui leur donne d'être signifiants pour nos contemporains – ce qui revient à aller au-delà de leur sens original ou de l'hypothétique intention de leurs auteurs. C'est dans cette seconde ligne que se situe l'essai de Patrick Kipasa Mayifulu. Centré sur des épisodes de la Genèse où la violence fait peser une grave menace sur les relations entre êtres humains, il part de l'hypothèse que, loin de proposer les personnages en modèles de comportement, comme le croyant moyen le croit spontanément, ce type de récits bibliques offre plutôt un terrain permettant d'apprendre à décrypter et à comprendre la violence. Ils racontent en effet sa naissance, ses relais, son développement, ses effets concrets, ses conséquences en chaîne.... Or, impliqués d'une façon ou d'une autre dans les violences

multiples de notre actualité, nous manquons de recul pour pouvoir en percevoir les enjeux vitaux. Comme toute œuvre de fiction, les récits bibliques ont cette vertu de garantir la distance indispensable pour démonter les mécanismes des rapports humains marqués par la violence et cultiver ainsi par rapport à elle une forme de lucidité capable de nourrir une réflexion anthropologique et éthique, peut-être même un comportement qui l'atténue, voire la contrecarre.

À ce propos, on entend souvent dire que la parole constitue un puissant obstacle à la violence. Ne dit-on pas que quand les belligérants se mettent à table pour négocier, les armes se taisent ? Certes, la chose se vérifie. Mais la réalité est bien plus complexe. La parole elle-même n'est-elle pas susceptible d'être violente, même à l'insu de qui la prononce, ou d'être ressentie comme telle ? Ne sont-ce pas des mots qui servent à fomentent la violence, à la provoquer, à la nourrir, à l'amplifier ? Et si la vérité peut blesser au point d'enclencher un processus de violence, le mensonge est parfois susceptible d'apaiser les tensions ou de mettre un terme à l'animosité. Bref, les rapports entre violence et parole sont obscurs et méritent que l'on tente d'y apporter un peu de clarté. Or, si les textes bibliques ont donné lieu à de nombreuses études sur la violence elle-même, je n'en connais guère qui aient été envisagés dans une optique résolument synchronique et explorés sous l'angle des rapports complexes entre parole et violence. C'est tout le mérite de P. Kipasa que de s'être attelé à cet aspect peu étudié de l'anthropologie de la Bible hébraïque et à s'être intéressé à sa portée éthique, du moins pour ce qui concerne la violence entre personnes humaines comme celle que racontent les trois premiers chapitres de l'histoire de Joseph en Gn 37–39.

Le choix de ce corpus de textes pourra étonner. Pourquoi se limiter, en effet, au début d'un long récit qui se prolonge jusqu'à la fin du livre en Gn 50 ? Et pourquoi y intégrer le chapitre 38 considéré par la plupart comme un intrus cassant inopportunément l'élan imprimé au récit par la description de la crise déchirant la famille de Jacob au chapitre précédent ? En réalité, pour qui connaît le « roman de Joseph » dans sa forme hébraïque canonique, le fait de s'en tenir aux premiers épisodes n'est pas sans pertinence. C'est là, en effet, que la violence entre humains est racontée en détail, précisément pour décrire avec précision les éléments de la crise que la suite du récit dénouera progressivement. De plus, dans ces trois chapitres, la parole est sans cesse tressée avec la violence, que ce soit pour la tramer ou pour la déjouer, dans un chassé-croisé de ruses et de mensonges dont la variété et la subtilité sont de nature à stimuler la réflexion. Nulle part ailleurs dans cette histoire – ni dans la Genèse, d'ailleurs –, parole et violence n'ont autant partie liée. Quant à l'histoire de Juda et Tamar au chapitre 38, depuis l'essai de Robert Alter, *The Art of Biblical Narrative*, on sait combien les jeux d'échos sont puissants avec le conflit fraternel relaté au chapitre 37, tandis que le présent essai met en lumière des liens hautement significatifs entre les deux épisodes dont les protagonistes sont une femme et un fils de Jacob (Gn 38 et 39).

Dans le texte biblique au centre de cette étude, le lien entre violence et parole se fait souvent à travers la ruse, le violent préférant agir de manière à rester dans l'ombre. Ainsi les frères de Joseph veulent d'emblée dissimuler à leur père la vérité du crime qu'ils trament contre leur cadet, ce qu'ils feront avec cruauté une fois ce dernier disparu ; Juda contraint

Tamar sa belle-fille à un perpétuel veuvage tout en lui laissant croire qu'il sera temporaire ; la femme de Putiphar crée des apparences propres à cacher que son accusation contre le jeune esclave qui lui a résisté n'apparaisse pour ce qu'elle est en réalité, une basse vengeance. Si, aux yeux de ces personnages, leur initiative n'est pas injustifiée dans la mesure où ils se voient comme des victimes – de la préférence de Jacob pour Joseph, de la mort de deux fils due soi-disant à Tamar, du refus de Joseph de se plier à désir amoureux –, le fait d'agir en cachette montre qu'ils ont conscience de commettre une violence injuste. Cela dit, d'autres personnages agissent avec dissimulation : Ruben, Tamar et même Putiphar, comme P. Kipasa le montre dans sa fine analyse de Gn 39. Mais ils le font avec une visée bien différente : ils rusent en effet dans le but d'empêcher une violence que des manœuvres en cours – celles des frères, de Juda et de la femme égyptienne – atteignent leur but et engendrent une violence concrète. Ruben veut sauver Joseph du complot qui le vise et le rendre à son père ; Tamar espère avoir un fils et amener Juda à changer d'attitude envers elle ; Putiphar réagit de manière à éviter la mort à celui dont il a compris qu'il était injustement accusé.

Ces chapitres illustrent encore d'autres types de violence, qui, pour être moins voyants, n'en sèment pas moins le mal et la mort. Les calomnies de Joseph sur ses frères, la préférence ostentatoire de Jacob envers Joseph, les récits que ce dernier fait de ses rêves ne sont sans doute pas mus par le désir de faire du mal ; ils n'en ont pas moins des effets ravageurs puisqu'ils nourrissent la haine et la jalousie dans le cœur des frères. Le refus d'Onân de donner une descendance à son frère défunt est un signe de son égoïsme, tout comme la condamnation à mort que Juda prononce contre Tamar après avoir appris sa grossesse coupable, ce qui lui donne l'opportunité de se défaire légalement de cette femme qui, à ses yeux, porte la mort. Quant à l'ascension de Joseph dans la maison de son maître, n'a-t-elle pas été ressentie comme une violence par les autres serviteurs de Putiphar ? Sinon, pourquoi l'épouse repoussée jouerait-elle sur cette corde pour se faire des alliés qui appuieront ses allégations quand elle les répétera devant son mari ? On le voit : ces quelques pages de la Genèse offrent un terrain d'observation idéal, tant y abondent les cas de figure où parole et violence s'entrelacent selon des configurations très variées. Elles permettent au lecteur de percevoir les enjeux de vie et de mort qui s'y tapissent et, si faire se peut, de démêler l'écheveau où bien et mal se côtoient et s'entrecroisent sans cesse, au point que l'un peut faire le nid de l'autre et vice versa.

Mais si les « faits » (sans doute fictifs) relatés dans ces épisodes illustrent tant de formes de violence et leurs liens multiformes avec la parole, c'est le travail narratif aussi subtil que magistral dont ces pages sont le fruit qui en permet la fine observation. Voir clair dans le jeu de personnages qui rusent et dissimulent, percer à jour leurs mobiles cachés et leurs intentions, perverses ou non, détecter leurs stratégies plus ou moins conscientes, tout cela est rendu possible grâce au recours à diverses techniques narratives maniées avec art. C'est donc l'examen de la *façon de raconter* qui est le mieux à même d'amener le lecteur attentif à mettre en lumière l'anthropologie pleine de finesse et de justesse qui se déploie à même le récit. Examen de l'intrigue avec ses dynamismes destinés à capter l'attention, étude du maniement de la double temporalité typique de toute narration, observation du jeu sur les

points de vue et sur le savoir du lecteur avec les potentialités ironiques qu'il recèle, tout cela nourrit le regard perspicace qui permet de percevoir ce qui se joue en profondeur dans les relations souvent violentes entre les personnages de la saga de la famille de Jacob. Tel est le travail patient que P. Kipasa a mené ici en recourant aux ressources de l'analyse narrative, si bien qu'au terme de l'enquête, cette méthode n'apparaît pas seulement comme un moyen indispensable pour tout qui cherche à mettre en évidence l'art narratif des récits bibliques, mais aussi comme un outil privilégié pour quiconque tente d'approcher au plus près la *res* de ceux-ci, en l'occurrence ce qu'ils démasquent de la vérité de l'humaine violence.

À la lecture de cet ouvrage, d'aucuns pourront regretter que l'enquête n'ait pas été poussée plus loin, que ce soit pour parcourir toute l'histoire de Joseph ou pour prendre en compte les violences collectives que la Bible hébraïque raconte aussi. Ils pourront au moins reconnaître qu'ici sont posées les bases d'une étude approfondie de l'ensemble du roman de Joseph, où d'autres violences sont racontées et où sont illustrées aussi de possibles issues pour les traverser. Ils pourront aussi tirer parti des choix méthodologiques de l'auteur de ce livre pour examiner avec attention les récits de violences collectives et tenter de mettre au jour l'anthropologie et l'éthique qui, au-delà de l'étalage de faits parfois rebutants, donnent à penser au sens où ils fournissent des clés pour mieux déchiffrer la violence multiforme qui défigure notre humanité et – pourquoi pas ? – pour l'atténuer ou en tirer de la vie.

André Wénin, Prof. émérite, UCLouvain,
Faculté de théologie – Institut RSCS
Grand-Place 45 / L3.01.01
B- 1348 Louvain-la-Neuve